

« Il faudrait que tu écrives une histoire ni trop smooove, ni trop sun, juste un peu transe... »

Mazdon, square Neppert. »

LES LOUPS DE LA WAGNER

Cela arriva un soir de juin, à la sortie d'un printemps pourri de pluies et de bombes tout autour de la planète, à la saison où les marronniers sentent bon sur la promenade. On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans...

Cela arriva à minuit, forcément, à l'heure précise où les aiguilles des montres hésitent entre hier et demain, le passé et l'avenir. Minuit, l'heure du crime...

Cela frémit d'abord comme la brise d'un soir sans vent entre les tombes de silence noir du cimetière. Un frôlement, un souffle, un mirage. C'était une ombre sous la lune, une ombre noire aux deux yeux jaunes, aux deux yeux jeunes comme la porte de la ville, brillants comme la fièvre de la jeunesse, cruels comme les promesses non tenues et les espoirs déçus. C'était un loup.

Il s'était échappé des forêts profondes des Vosges, de la cage mal fermée de quelque exhibition animalière au Parc des expositions ou du Zoo de Mulhouse, peu importe. Depuis toujours, depuis la ville aux cent cheminées et aux quatre-vingt dix-neuf

nationalités qu'on appelait le Petit Manchester, jusqu'à la ville de la Tour Europe, de la Filature et de Kinépolis, de sous tous les ciels du monde, on était venu ici poussé par la faim, mené par l'espoir. Qu'importe alors que ce fut un loup d'Alsace, d'Anatolie, des Carpates, de l'Atlas, des Alpes ou d'ailleurs. C'était le loup du Wolf et il n'y eut personne pour lui demander ses papiers.

La bête s'étira comme un enfant au sortir du sommeil avec un grognement de satisfaction et, d'un bond, sauta au sommet de la tombe d'un ancien maire dont le nom claque encore à l'entrée du grand carré des trépassés comme une affiche électorale. Il dressa ses oreilles noires et sa grande gueule à la lune. L'air de la nuit porta à ses naseaux une odeur de kebab comme une promesse. Alors, du pas lent et nonchalant de celui qui sait qu'il marche sur sa terre, l'animal doubla le dôme de la chapelle, sauta la grille, traversa sans un bruit le jardin et la rue Lefebvre jusqu'à la Place du Wolf où il marqua un arrêt, histoire de se prendre à nouveau dans les narines un peu de l'odeur de son prochain dîner.

Une voiture passa au ralenti et le prit un instant dans le faisceau de ses phares. Le loup prudent baissa la tête et se fit chien pour éviter les ennuis. La voiture hésita avant de reprendre sa route. L'animal en fit autant. Le parfum de la viande descendait la rue d'Agen. Il la remonta. C'était là.

Un petit groupe de jeunes s'était réuni, debout sur leurs deux jambes d'hommes ou appuyés contre le mur d'une petite barre de béton. Ils

avaient pratiquement tous la tête serrée dans des casquettes ou des bonnets. Ils causaient et fumaient dans la nuit de juin. Leurs voix étaient graves et sonores, ponctuées d'interjections qui ressemblaient à des cris ou à des aboiements. D'une voiture aux portières ouvertes venait une musique de percussions et de mots qui parlait la même langue qu'eux, des rafales de mots comme des discours mitrailleuse, des colères, des prières dans un torrent de cailloux électroniques. Il y avait aussi quelques petits qui tournaient autour des grands comme pour s'en faire admettre, et que les grands repoussaient d'une bourrade, d'une claque ou d'un coup de pied ; ou bien ils les accueillait de quelques accolades qui ressemblaient à des combats.

Immuable comme une statue de pierre noire au pied d'un lampadaire d'opérette du vieux Wolf, le loup les observa un assez long moment avec un étrange sentiment de complicité et de nostalgie. On aurait dit une meute à deux pattes dans la clairière d'une cité, avec ses mâles dominants, acharnés à chaque instant à marquer leur pouvoir et leur territoire, et les louveteaux impatients de donner à leur tour le premier coup de griffe, de premier coup de dents, impatients de grandir. Quand la voiture qui l'avait surpris place du Wolf, lentement, repassa devant le Döner Kebab, les conversations se turent le temps que s'éloigne la lueur de ses phares. Le loup pensa que, comme lui, les hommes devaient se déguiser en chiens dans la lumière. Maintenant, il en était certain. Ceux-là lui ressemblaient et il était chez lui. Il traversa sans crainte la rue d'Agen et chaloupa à la rencontre des hommes, ses frères. L'odeur de la viande venait de la boucherie dans leur

dos. Sur la vitrine on lisait : chez Houda, accueil, service, gentillesse. » L'animal sourit aux hommes assemblés.

Aussitôt, le groupe éclata aux quatre coins de la dalle. Le loup sourit de plus belle, mais son sourire était une morsure. On n'y voyait que les dents comme des couteaux dégainés sous ses babines. Les grands, en panique, attrapèrent les petits et les poussèrent dans les voitures. Il y eut des cris. Le loup avança jusqu'à la vitre du magasin, se dressa sur ses pattes de derrière en labourant le verre de celles de devant et hurla à la lune et au monde qu'il avait faim. C'est alors que claqua le premier coup de feu tiré d'une voiture. Le loup l'esquiva. Un second projectile fit voler en éclats la vitrine de la boucherie et la petite pancarte manuscrite : Changement de propriétaire. Viande fraîche tous les jours. » La troisième balle effleura le cuir de la bête qui s'enfuyait, un beau gigot entre les crocs.

Ce fut le signe dans la cité d'une cavalcade comme jamais on n'en avait vue. Le loup bondissait de bloc en bloc, de barre en barre, poursuivait par les hommes au volant de leurs voitures. Le loup sautait, roule-boulait, repartait et volait comme dans les films de kung-fu. Les mottes de terre et de pelouse s'arrachaient aux dérapages sous les pneus des voitures, les graviers crissaient, l'asphalte gémissait, les moteurs hurlaient comme dans les séries américaines de la télé. Kinépolis en trois D sous les fenêtres Wagner, dolby-stéréo grand écran panoramique. Le rodéo du siècle. À chaque fois que l'animal semblait piégé dans les faisceaux des phares qui l'encerclaient, les coups de feu claquaient qu'il évitait à chaque fois, laissant le plomb embrasser les pare-brises, crépiter

sur les ardoises des immeubles ou se perdre dans le noir. Bientôt, aux voitures des jeunes de la cité s'ajoutèrent celle des flics avec leurs sirènes de cauchemar et leurs éclairs bleu sur le toit. Aux flingues illégaux, vinrent prêter main-forte les fusils lance-grenades des C.R.S. appelés en renfort. Le loup invincible échappait à tous. On le repérait ici. Il était déjà ailleurs. On le voyait nulle part, il était partout. Les gens du quartier réveillés en sursaut par le vacarme se ruèrent aux fenêtres que les flics incitaient à tenir fermées.

— Fermez les fenêtres ! Restez pas là ! Rentrez les gosses ! Attention, il est au Quarante-deux ! Planquez-vous ! Il file sur Vauban !

Ce fut une nuit de crépitement de caisse claire dans la lumière des fusées éclairantes et les nuages de lacrymo. C'était Jam-Session au Noumatrouff, batterie folle et amplis saturés, feux d'artifices au Parc des Expos, le tonnerre de Dieu sur la ville, les bombardements de la gare de Mulhouse, les fusillés de Bourzwiller, les forges de Koechlin ou le rap de la Wagner. Chacun retrouvait dans les cris, les moteurs et les explosions ce que sa mémoire lui soufflait à l'oreille. Et on en avait plein les oreilles, plein la poitrine, plein le cœur, de bruit, de fureur et de peur. Le loup était dans les cœurs.

La chasse s'égaya du côté des maisons ouvrières de la rue de Vauban et de la rue d'Illzach, gagna la Waldner, hésita au bord du Nouveau Bassin et reprit de plus belle du côté de Neppert. Dans chaque quartier, de nouveaux chasseurs se joignaient à l'équipée, de sorte que bientôt toute la Wagner fut mise en branle. On traquait le loup de la Mertzau à la Tour de l'Europe et de Colmar à Lefebvre. À quatre heures du matin, on

crut bien qu'on allait enfin lui régler son compte dans le square Neppert. Hélas, ce fut un pitbull qui fit les frais de la confusion générale. Quand le soleil se leva, on dut se rendre à l'évidence : le loup avait réussi à s'échapper.

On vit alors, dans la lumière rassurante du matin et après le cauchemar de la nuit, on vit dans le quartier des choses encore plus extraordinaires que l'irruption d'un loup dans le cimetière. Des scènes tellement impossibles à imaginer qu'il est à craindre que ceux qui ne les ont pas vues de leurs propres yeux refuseront toujours de les croire.

Place Vauban, à l'arrêt du bus où la police régulièrement effectue les contrôles d'identité, on vit des jeunes et des flics échanger des cigarettes en discutant de la chasse qu'ils avaient menée ensemble. Il paraît même que certains se tutoyaient. On vit trois C.R.S. prendre le café chez Houda et s'excuser de n'avoir pas su comprendre qu'ici le calva n'était pas de mise. Et cela faisait rire les autres consommateurs. On vit un jeune, la casquette à l'envers, entrer de son plein gré à l'hôtel de police pour y remettre un portefeuille perdu dans le quartier pendant la bagarre. On raconte qu'il contenait trois billets de deux cents francs.

Hélas, le prodige fut de courte durée. Alertés par la rumeur, les caméras, les appareils-photos et les stylos prirent possession du périmètre des combats. Les journalistes et les reporters virent bien les jeunes causer avec les flics, mais ils préférèrent prendre les clichés des carreaux cassés et des impacts de balles à la base des immeubles de Wagner. On leur raconta l'histoire de l'arabe qui avait ramené le portefeuille à la police, mais ils préférèrent écrire comment le loup avait semé la terreur toute la nuit. On

les mena devant chez Houda, mais ignorant l'enseigne « accueil, service, gentillesse », ils s'acharnèrent à noter les graffitis du Point Jeunes en cherchant à percer le mystère de l'OMSPAC. OMSPAC ? Qu'est ce que c'était que ce sigle ? Organisation Mafieuse et Subversive des Petits Abitans du Cartier ? Ça faisait tout de même deux grosses fautes d'orthographe... Office Mulhousien des Syndicats pour la Propagation de l'Action Culturelle ? Ça ne cadrerait pas vraiment avec le décor. Ordre Mortel et Sans Pitié Action et Commando ? Cela leur plut déjà plus. Faute de comprendre exactement ce que pouvait être le mystérieux OMSPAC, ils écrivirent n'importe quoi, et de préférence ce qu'ils jugèrent le plus propre à plaire à leurs lecteurs. Le soir même, au journal de Vingt Heures, toute la France apprit que des loups avaient envahi la Wagner, et l'on joua avec délices à se faire peur devant la télé, à Paris, à Bordeaux et jusqu'au fin fond de la campagne de Plogonnec-les-Trois-Églises. Les jeunes en conçurent une grande fierté. Les plus anciens qui avaient eu peur toute la nuit eurent rétrospectivement encore plus peur de mettre le nez dehors. Les gens du centre de Mulhouse eux-mêmes commencèrent à murmurer qu'il valait mieux éviter de traîner le soir du côté de la rue du Wolf. Enfin, le préfet de police, pour rassurer tout le monde, rappela ses hommes à plus de fermeté et renforça les rondes et les patrouilles.

Le soir suivant, le loup ne revint pas et tout le monde, sans s'oser l'avouer, fut un peu déçu. Il ne reparut pas de toute la semaine, de sorte que certains commencèrent à chuchoter qu'il n'avait sans doute jamais existé, que tout cela n'était qu'une invention des jeunes pour se rendre intéressants, un bon prétexte pour

déclencher le chambard, une ruse à mettre au compte de l'Organisation Mystificatrice de Soutien Populaire aux Activités Caillera. OMSPAC ! La bête était tellement invisible qu'on se mit à la voir à chaque coin de rue, chacun à sa manière. Pour les uns, il n'y avait aucun doute. Le loup avait la peau mate et le poil frisé, il portait casquette et rodait en basket toujours à l'affût d'un mauvais coup. C'est lui qui déglinguait les ardoises au bas des immeubles de la Wagner. Pour d'autres, il tournait chaque nuit dans des voitures blanches liserées de bleu, portait képi, rangers et matraque à la ceinture. Il terrorisait les jeunes qui ne faisaient rien qu'à se promener paisiblement. Il parlait arabe ou alsacien. Certains affirmaient qu'il n'avait pas trente grognements à son vocabulaire et ne connaissait d'autre langage que celui de ses crocs. C'était un jeune loup tout-fou, un vieux loup aigri, et chacun croyait si fort à son idée qu'on crut le voir en vrai à tout bout de champ dans les rues de la Wagner. On crut le détecter un soir à la bibliothèque - il est vrai que les bibliothèques regorgent d'histoires de loups... - On enfuma la bibliothèque pour le contraindre à sortir et les flics embarquèrent les petits chaperons rouges qui jouaient aux allumettes. On pensa qu'il pourrait trouver refuge au square Neppert. On boucla le square. On imagina qu'il pourrait aimer la musique. On embaucha des vigiles et des chiens au cas où l'idée lui viendrait de venir aux concerts du Noumatrouff. Les loups aiment hurler la nuit. Les flics le chassèrent à coup de contrôles d'identité, les jeunes à coup d'incendies Au matin les flics rentraient dans leur caserne et quelques jeunes au centre de semi-liberté. À chaque fois les journaux se faisaient l'écho des dernières péripéties de la chasse, et l'on commença à éplucher les journaux comme on épluche les

résultats sportifs du lundi matin. Strasbourg en était à 1800 voitures brûlées dans l'année, la Wagner à deux. Il allait falloir en mettre un coup si le quartier ne voulait pas se voir relégué en deuxième division dans le grand Challenge du Loup.

Ça ne pouvait plus durer. Les mères tremblaient en surveillant leurs petits qui jouaient à « Loup Glacé » sur les pelouses. Et si, quand ils allaient grandir, ils devenaient aussi des loups dans le regard des autres ? Elles se réunirent et cherchèrent ensemble les raisons qui avaient poussé la bête à élire domicile chez elles.

— C'est parce que nous gardons portes et fenêtres ouvertes et que nous sommes trop accueillantes, dit l'une.

Les autres lui répondirent que les loups se moquaient bien des clés et des serrures.

— S'il cherchait de quoi manger, dit une autre, pourquoi n'est-il pas allé au Reberg ? Je suis certaine qu'il y a plus à manger dans les poubelles de là-bas que dans les assiettes de chez nous !

— Il a bien vu, dit une troisième, il a bien vu les blocs de la Wagner. Le béton, on croit que c'est mort, mais comme la terre, ça redevient sauvage si on ne s'en occupe pas.

— Et quand les hommes, dit une quatrième, quand les pères sont plongés dans la télé, c'est facile pour lui d'entrer et de prendre nos chevreaux ! Il faudrait que je sois maman dedans et chasseur dehors pour protéger mes enfants.

Elles venaient de tous les ciels de l'Europe et de l'Afrique, elles parlaient de toutes les couleurs, elles parlaient toutes en même temps, elles

n'étaient pas toujours d'accord, mais elles parlaient ensemble et le loup n'aurait pas osé glisser une patte dans le cercle de leurs voix. Si les loups ont en horreur la parole des hommes, ils supportent encore moins celle des femmes et c'est pourquoi, sous tous les ciels de la planète, il en est qui tentent de l'étouffer sous des voiles ou des bijoux. Mais ce jour-là, la parole des femmes était si forte qu'elle passa les murs et les portes jusqu'aux oreilles des anciens qui bricolaient et jouaient à la belote à deux pas. C'est ainsi qu'un soir, on vit autour d'une grande table où circulaient les loukoums et la tarte à l'oignon, le café et le Crémant, des hommes et des femmes qui ne s'étaient jamais parlé, évoquer ensemble le loup qui leur pourrissait la vie. Et ils n'en revinrent pas de découvrir tout ce qu'ils avaient en commun. Un monsieur parla avec colère des lâches qui par deux fois avait vendu son Alsace à l'Allemagne et du temps, pas si ancien, ou pour obtenir une carte d'identité française, on avait exigé de lui, dont le père avait été envoyé aux travaux forcés en Allemagne, un certificat de réintégration ! Une femme avait évoqué son départ d'un village menacé par la guerre ou la faim, la Police de l'Air et des Frontières, les files d'attente à la préfecture et la tête dubitative d'un flic devant la photo de sa carte d'identité du même modèle que celle du monsieur. Ils avaient tout mélangé. Les barrettes de la Wagner si lents à rénover et les baraques en bois de la rue de la Marthe après la guerre de 14. Du provisoire qui avait duré trente ans. Bien sûr, les choses avaient changé. Les fabriques ne portaient plus les grands noms d'autrefois. Ce n'était plus Dolffus, Koechlin, Slumpff ou Gluck mais c'était encore les salaires comptés pour tenir tout juste jusqu'au terme du mois, le même monde empressé à célébrer les grands

entrepreneurs qui font la richesse du pays et à oublier les bras qui ont fait la richesse des entrepreneurs.

— Si le loup est venu chez nous, c'est qu'on est trop cons, dit un homme.

— C'est qu'on est trop patients, dit une femme.

— C'est qu'on est trop pauvres, dirent-ils tous en même temps.

— Si le loup est venu chez nous, dit alors une vieille dame que l'on n'avait pas encore entendue, c'est parce que l'homme est un loup pour l'homme. Si j'étais lui, je sais bien où je me cacherais. J'irais là où personne ne va, là où tout est à l'abandon, là où les arbres et le lierre montent à l'assaut des pierres. Si on veut le débusquer, c'est là qu'il faut aller

Quand les C.R.S. de faction virent le petit groupe hétéroclite qui sortait du centre social partir en défilé, ils préférèrent en référer à leurs supérieurs avant de croire à une manifestation. Les jeunes qui causaient devant chez Houda ne furent pas moins surpris, mais ils suivirent la petite troupe à distance sans avoir à en référer à qui que ce soit.

Le cortège descendit le boulevard des alliés, tourna dans la rue Vauban et entra dans la caserne Lefebvre.

— J'ai habité ici, disait la vieille dame en indiquant une fenêtre du premier étage. L'Alsacienne de Métallurgie avait loué une partie de la caserne pour loger les ouvriers. Les pièces étaient immenses. Dans chacune, on avait installé quatre chambres et un poêle en fonte. Dans une autre, c'était la cuisine, une cuisinière à gaz de quinze feux. Chacun avait le sien et ça cuisinait en Russe, en Polonais, en Italien en Alsacien... Quand une

femme faisait sa lessive, il fallait faire attention à ce que ça ne déborde pas dans le manger de midi ! On s'engueulait...

— Et il n'y avait pas de loups ?

— Bien sûr qu'il y en avait. Il y en a toujours. On les laissait de côté. On vivait les uns sur les autres, c'était déjà assez difficile. On n'allait pas se mettre à vivre les uns contre les autres. Le 20 novembre, pour la libération de Mulhouse, on nous coupait le courant pour illuminer les panzers. C'était beau. En cinquante-huit, quand la Wagner a été construite, on a quitté la caserne. Dommage qu'ils n'aient pas pensé à nous faire des logements ici. La pierre est belle. Là-bas, il serait resté des jardins...

— Vous croyez que le loup s'est caché là ?

— S'il existe, il est là. Cinquante ans que c'est en friche. Si ce n'est pas un endroit pour un sauvage, ici ?

— Alors on y va ?

— Noumatrouff ! On fonce, fit la vieille en Alsacien.

Grimpés sur le char Austerlitz qui monte sa garde rouillée à l'entrée de la caserne, les jeunes observèrent les femmes, les papys et les mamies disparaître au cœur de la zone de la zone. Pour sûr, ils allaient ressortir de là piquetés d'aiguilles par les junkies comme des poupées vaudou, ou la tronche éclatée avec des tessons de bouteilles de bière ! La nuit tomba. Une bande d'oiseaux se chamaillait dans le lierre de la façade. Les jeunes se taisaient. Qu'est-ce que les mères et les vieux pouvaient bien espérer trouver là-dedans. Il y avait une bonne demi-heure qu'ils étaient entrés et personne ne ressortait.

— Ils ont trouvé le loup et ils se sont fait bouffer, ricana un grand au crane rasé en crachant par terre.

— Ou bien c'est eux qui l'ont bouffé. Ma mère, quand est elle est colère, elle est capable, dit un petit.

— Le loup, personne n'y touche, coupa un troisième. C'est lui qui fait vivre le quartier. C'est nous les loups.

— Ça craint la Wagner, hein ? fit le petit fièrement. C'est « auch » !

— Si ça craint pas, c'est pas un quartier, cracha le grand qui avait des allures de chef.

Il y eut un silence.

— Qu'est-ce qu'ils vont en faire, de la caserne, demanda un gars en laissant courir son regard sur les bâtiments. C'est du costaud.

— Ils en feront ce qu'ils voudront. C'est pas notre affaire. Ce qui serait bien, ce serait d'avoir un machin comme ça, continua le chef en tapant du poing contre le blindage rouillé du char d'acier. Pour niquer la police, ce serait top.

Tous rigolèrent en crachant par terre.

— Ils vont bien en faire quelque chose, tout de même, insista celui qui ne pouvait détacher son regard des pierres.

— Ils n'ont qu'à en faire une prison, dit le chef. Comme ça, on restera à la Wagner.

— Tu veux aller en prison, toi, demanda le petit.

— J'veux pas. Si c'est le destin, j'irai. Mektoub ! C'est pas moi qui décide, c'est pas les flics non plus. Si c'est écrit, c'est écrit.

Ça l'embêtait, le petit, qu'on ne puisse pas décider et que tout soit déjà écrit. Il aurait bien aimé questionner le grand là-dessus, mais la petite bande du centre social reparut à ce moment. En guise de loup, ils soutenaient un clochard en sale état qui serrait sur son cœur un bout de gigot à moitié pourri dégageant une odeur pestilentielle.

— Vous avez trouvé le loup, lança un jeune en riant ? Il est beau !

Une femme lui répondit sans ménagement qu'il n'y avait pas plus de loup dans la caserne que de plomb dans sa cervelle.

— Alors, pourquoi il a encore le gigot de chez Houda, demanda le petit. C'est le loup qui lui a donné ?

— Le loup ne lui a rien donné, dit alors une autre mère d'une voix plus douce. C'est lui le loup. Le vrai loup du Wolf. Voilà à quoi il ressemble quand on cesse de le rêver comme un héros. Un pauvre type tout seul qui a besoin d'une bonne douche, d'un bon repas et de réapprendre à parler avec les hommes. Des loups aux poils luisants et aux dents blanches, il n'y en a jamais eu chez nous. Ils sont dans les bureaux, dans les banques et à la télé. Et ceux qui font semblant de te prendre pour un loup en te braillant à l'oreille qu'il faut tout faire sauter, toi tu leur manges dans la main, tu remplis leur garde-manger et eux, ils rigolent de te voir aussi mouton.

Soudain, une voix de mégaphone envahit la cour : « Ici le brigadier Wolf. La caserne est bouclée. Vous allez sortir en file indienne pour un contrôle

d'identité. » Aussitôt, le feu s'alluma dans le regard des jeunes. Ouf ! Les vrais loups étaient là. On allait pouvoir en découdre. Ils s'apprêtaient à la bataille quand l'alsacien dont le père avait fait des travaux forcés sous les Allemands explosa. Seuls les vieux comprirent la teneur du discours qu'il balança dans sa langue aux forces de l'ordre mais tout le monde en sentit la fureur.

— On ne pouvait pas savoir que vous étiez avec eux, s'excusa le brigadier à la grille. Vous, bien sûr, vous pouvez sortir.

— On sort tous ensemble et sans histoire ou vous nous nous embarquez tous au poste et moi le premier, tempêta le vieux.

D'un geste, le brigadier intima l'ordre à ses hommes de regagner les camions. Le vieux passa en tête, plus fier que le maréchal Koenig, les jeunes suivirent goguenards puis tous les autres. La femme qui avait pris la main du petit s'attarda un instant devant le chef des C.R.S.

— Vous savez, monsieur Wolf, si vous leur parlez comme des gardiens de bêtes fauves, c'est un peu normal qu'ils finissent par se prendre pour des loups. Ce serait bien qu'on vous voie moins...

— Et si dès qu'on a le dos tourné ils redeviennent des bêtes sauvages, demanda le brigadier. Vous croyez qu'on peut leur faire confiance ?

— Je n'en sais rien, dit la femme. C'est un pari, la confiance. Il n'y a pas d'autre solution.

— Ça ne dépend pas de moi. Il faut que j'en parle à mes chefs.

— Parlez-en, monsieur Wolf, parlez-en, s'il vous plaît. Pour que nos gosses ne deviennent pas des loups, il faut qu'ils apprennent à être libres. On ne peut pas apprendre à être libre quand on a l'impression de vivre en cage...

© Dominique Lemaire 2001